

CHLORION



EDITIO

Ulysse roi.



Pièce du Nostos.

Personnages :

Ulysse.

Eumée.

Périmède, sorcière.

À L'AUBE.

La scène se passe sur la haute terrasse du palais d'Ithaque d'où l'on contemple la mer.

Ulysse : Il nous vient à nouveau ce jour tant redouté, succédant à la nuit profonde de merveilles, cruelle aussi de tant d'images anciennes... Ah, ne plus me souvenir ! Ne plus me rappeler de ces tristes débris entassés dans une cale obscure ! De tous ceux qui m'ont accompagné plus aucun n'est en vie. Je les ai emmenés vers cette cité lointaine, l'opulente ville qui nous avait ravi la beauté blonde des blés ; ensemble nous avons fatigués nos membres contre d'autres héros... Parfois je crois avoir rêvé d'un songe fatal et faste, un récit fait par un poète indécis de ses pas en sa tragique histoire. Mais tout ceci s'est accompli et je les ai perdus.

(Un silence) Que faire du jour qui point ? Je revois sans cesse le visage de ceux que j'ai tués, leurs yeux soudain chavirés dans la mort, ce sommeil d'airain dont nul ne peut sortir. Alors aux pieds des hauts remparts nos rangs serrés venaient battre comme le flot de la mer, se briser contre les rangs des ennemis vêtus de leurs cuirasses. De l'aube au couchant ce n'était que fracas des armes, cris, plainte des blessés, clameurs insensées... La guerre a pris ainsi tant de jeunes vies et dix ans de la mienne...

Puis une fois notre force anéantie avec la mort d'Achille, il est resté la ruse, ma ruse...

La ville nous l'avons prise, incendiée, massacré ceux qui si longtemps nous avaient tenu tête. Elle fut atroce la fureur des Grecs ! Cela il a fallu en payer le prix que les dieux avaient fixé.

Pour moi dix ans encore d'errance et d'exil, pour d'autres la mort ignominieuse... Et c'est cela qu'on appelle gloire !

Eumée : (entrant) Tu es ici, roi. On t'a cherché en tous lieux.

Ulysse : Salut à toi, ami. Je te souhaite un bon jour.

Eumée : Nous craignons sans cesse un nouveau départ qui nous priverait de ta sagesse.

Ulysse : De quelle sagesse parles-tu ?

Eumée : Celle que la vie t'a apprise au milieu de tant d'épreuves.

Ulysse : Voici qui est à la portée d'un quelconque vieillard.

Eumée : Peut-être, roi. Mais tu as vécu un destin fabuleux alors que moi je demeurais ici à garder ton bétail.

Ulysse : Le sort demeure cruel pour tous : toi, fils de prince, réduit à l'esclavage ; moi souverain de quelques îles éparses obligé de quitter ma patrie, ma famille, pour retourner tel un mendiant en ayant tout perdu.

Eumée : Mais tu es revenu. Nous t'avons reconnu.

Ulysse : Il a fallu tuer encore.

Eumée : C'était le destin, roi.

Ulysse : Cruel destin qui m'a donné vengeance.

Eumée : Tu regrettes d'avoir châtié ceux qui pillaient ta maison et courtisaient ton épouse ?

Ulysse : Je regrette ces jeunes bras qui manquent à notre terre.

Eumée : D'autres viendront.

Ulysse : Pour que je les tue à leur tour ?

Eumée : Peut-être pour t'entendre.

Ulysse : Que veux-tu dire, ami ?

Eumée : Lorsque tout est brisé, que l'injure surgit au coin des lèvres au moindre prétexte, que rien ne réunit les jeunes avec les anciens, il faut si l'on ne veut sombrer écouter des récits.

Ulysse : En quoi ma misérable vie, faite de sinistres échecs et de tristes victoires peut-elle tant briller ?

Eumée : Laisse-nous apprécier pour qui nous nous battons. (Un silence ; il s'assied au sol) Voilà bien les princes et souverains ! Leur vie tient tout leur soin ; ils sont aussi pourpres que la fleur de l'acanthé. (Un silence)

J'aurais dû être ainsi, monarque comme toi et, qui sait, doté d'une existence folle. Or le destin en a décidé tout autrement : je suis devenu porcher en ta maison, ton père m'a assigné ce rôle insignifiant.

Ulysse : Sans toi je n'aurais pas repris ma place ici.

Eumée : Je te devais bien cela, roi. Et puis tous ces arrogants avaient trop d'appétit : ils dévoraient sur pied la moindre jeune bête. Or il se trouve que j'aime les voir grandir, profiter de ce que je leur donne et que je rassemble avec peine. Car je sais comment les engraisser, avec soin et amour, de glands de chêne, de baies, d'herbes fines, pour que sur ta table servis ils charment ton palais. Mais là ! Si vite il fallait les pousser, les charger d'un vil poids pour que ces coqs s'empiffrent sans en apprécier le goût subtil ! Ah ! Misère ! Et bien, roi, tu as bien fait de récupérer ta maison, ton épouse, tes meubles. Tout est rentré dans l'ordre et j'ai pu, à nouveau, me réjouir du temps qui passe au milieu de mon troupeau assagi. Nous sommes faits de la sorte, de ce métal, nous les hommes ordinaires, pour lentement saisir la paresse du temps mais aussi son poids, son sérieux. Or je bénis les dieux de m'avoir assigné, plutôt qu'un trône, ce labeur si constant.

Ulysse : C'est bien toi le sage, Eumée !

Eumée : Tu nommes sagesse ce qui est dignité.

Ulysse : Je t'envie d'être toi-même à ta place.

Eumée : Tu le peux, en effet. Mais je n'ai pas ce fardeau qui est tien, celui de diriger, de décider pour le meilleur de notre sort commun.

Ulysse : (amusé) Je pourrais agir en tyran.

Eumée : (riant) Toi ! Non, bien sûr.

Ulysse : En es-tu certain ?

Eumée : Sans aucun doute.

Ulysse : Pourquoi donc ?

Eumée : Parce que tu as beaucoup souffert et que ceux qui ont subi la souffrance du corps et de l'esprit, s'ils ont le cœur vivant, savent bien gouverner. Ils tentent à leur manière d'éviter aux autres l'écueil de la douleur.

Ulysse : Tu dis vrai.

Eumée : (grave) De toutes les façons si tu devenais un oppresseur, il faudrait te tuer ; j'avoue que cela me chagrinerait.

Ulysse : Et tu le ferais !?

Eumée : Quel autre choix ?

Ulysse : L'exil.

Eumée : Tu as déjà tâté de cette disgrâce, ce me semble ; puis les dictateurs n'ont de cesse de prendre ou reprendre le pouvoir. Ils s'épaulent entre eux, se donnent des conseils, s'échangent des armes et leurs gens. Ils sont comme des bêtes goinfres qui se ruent sur la pitance des autres pour ne rien leur laisser. J'en ai parfois parmi mes animaux.

Ulysse : Qu'en fais-tu ?

Eumée : C'est selon.

Ulysse : (s'asseyant à son tour) Je t'écoute.

Eumée : S'ils sont assez gras je les tue mais hélas à ce stade ils n'ont pas très bonne saveur ; je préfère les revendre ou bien les isoler quelque temps à la montagne avec un régime approprié.

Ulysse : C'est-à-dire ?

Eumée : Des fruits, des noix, des champignons, du blé, de l'orge. Comme ils sont solitaires, ils ont tendance à déprimer quelque peu puis à forcer sur la sieste et leur repas. Ils engraisser d'autant mieux. Les tyrans font toujours la sieste.

Ulysse : Vu de cette façon, je crois que l'on pourrait arriver à mieux gouverner la société des hommes.

Eumée : Les hommes ne sont point des porcs ; ils sont pires.

Ulysse : Je l'avais remarqué ; dans la perversité ils n'ont pas leur pareil. Je l'ai su avant même que me poussent des ongles... Et puis il y a la guerre hideuse ; les hommes se battent et ils aiment cela. Pourtant ils devraient tous cultiver de paisibles bonheurs...

Eumée : Tu sais de quoi tu parles, roi.

Ulysse : Les batailles sont nombreuses, toujours livrées dans la boue ou la poussière, à jamais dans les cris de douleur et d'effroi. Oui, je sais pour l'avoir vécu l'épuisement des forces, le désespoir du coeur serré de triste pressentiment, l'attente du lendemain au creux d'une nuit obscure en redoutant ce jour qui nous prendra la vie.

Eumée : Au moins as-tu la gloire du récit.

Ulysse : Je ne sais de quoi tu parles désormais. La gloire n'est rien que des mots vides, une apparence de vertige... Malgré la victoire chèrement acquise tu ne peux t'empêcher de contempler le visage des morts, leur sang noir sur la terre. Et ceux qui te réclament parce qu'ils vont partir chez Hadès, tu les achèves d'un coup de maillet sur la nuque avec un coin de bronze. Voici tout ce dont j'ai la souvenance.

Eumée : Es-tu souffrant ?

Ulysse : Je souffre de l'attente.

Eumée : Qu'attends-tu donc ? N'est-tu heureux à présent ? Ton royaume tu l'as reconquis, tout est calme et prospère. Tu es revenu de ton dernier voyage pour jouir de la paix des dieux.

Ulysse : Pourtant tout s'agite en moi ; chaque instant se fait ombre. Le peu de sommeil qui veut bien me prendre demeure agité par des rêves complexes, des dires insensés. Qu'y-a-t-il de plus triste que l'inactivité ? Quant aux dieux, ils sont jaloux de notre liberté, de nos sentiments ; ils paradent et nous blessent. Ainsi nous les reconnaissons pour tels.

Eumée : Tu négliges une chose, roi.

Ulysse : Laquelle ?

Eumée : La force de ton esprit ; n'est-tu point celui dont les ruses changent le sort lui-même ?

Ulysse : Contre ce qui m'attend il n'est point de recours.

Eumée : De quoi veux-tu parler ?

Ulysse : Il m'a été prédit que ma fin viendrait de la mer. Toujours la mer...

Eumée : Alors profite de ce jour, roi, comme s'il était le dernier.

Ulysse : (souriant et se levant) Un beau jour pour mourir ?

Eumée : On peut mourir d'un ciel gris. Moi quand je mourrai, personne n'y prendra garde à part mes porcs, inquiets pour leur pitance. Un autre prendra ma place pour au mieux te servir. Voilà qui est bien.

Ulysse : J'admire ta sérénité.

Eumée : Le sort t'a choisi, Ulysse le vainqueur de Troie, pour témoigner du malheur des êtres ; tu sais les mots, les gestes, la vive idée qui emporte la décision. Tes discours savent mouvoir les coeurs et les esprits : c'est cela qui importe. Moi, je sais seulement me préparer à l'heure qui nous vient et celle qui me jettera dans la tombe muette, je ne la redoute point.

Ulysse : (sombre) Et que fais-tu de la mémoire ; des choses qui nous reviennent tel le ressac de l'océan, écume amère des jours enfuis ?

Eumée : Moi aussi je me souviens du sang versé et les pleurs montent parfois.

Ulysse : Je n'ai pas cette chance. Autrefois je fus rempli de larmes, il en fallait beaucoup pour ceux qui périssaient au combat. Tous ces jeunes compagnons que la mort nous prenait, jour après jour. Je suis à présent tel un puits asséché, mon coeur n'a plus qu'un seul étonnement : je suis en vie.

Eumée : Je te croyais apaisé, roi, depuis ton dernier voyage.

Ulysse : La vengeance des dieux trouve toujours son chemin.

Eumée : Peut-être. À moins qu'on ne les oublie.

Ulysse : Cela viendra de la mer... (Noir. Eumée se lève et se retire lentement. On entend quelques mesures de cithare durant quelques instants. La lumière revient faiblement)

La lumière à chaque fois me sauve et pourtant la nuit est une amie fidèle : elle accompagne ma marche subtile parmi les étoiles consolantes, les boucles de sa traîne, l'idéal de ma joie si tôt abandonnée. Parmi ces ténèbres fidèles à elles-mêmes, je puis me mouvoir tel l'oiseau au printemps. Je vis de nouveau entre pénombre et silence d'or venu, lui qui assemble ce qui va devoir prendre toute terre endormie. Moi, le veilleur sur le pont du navire, je contemple interdit ce miracle impossible. Pourtant tout sur ces flots d'acier récite le mensonge, la cruauté des hommes qui veulent le pouvoir ; c'est cet instant qu'il me faut à jamais, d'immobile accompli, de marbre immaculé. Seuil des dieux qui y marchent sans cesse en regardant nos pauvres âmes inanimées, tenure du passé, vertige du simple esprit... Alors je tends ma main vers les nuages pourpres, je les vois venir tels des bêtes amies pour la caresse et mon coeur s'anime enthousiaste : et si par dessus tout le velours de ta sombre merveille, ô nuit tu me rendais la couronne de ma jeunesse !

Ma jeunesse perdue, roi des blés que je fus un instant, eux qui m'acclamaient comme celui qui incarne beauté et vérité ! (Un silence) Allons, nuit, tu t'en vas cette fois encore et tu me laisses avec ton fils cruel... Je lui survivrai peut-être... Si le loriote n'a pas paru...

Ainsi il nous faut accueillir le jour nouveau, les navires qui de si loin ont cheminé déployant leurs immenses bannières pour nourrir la clameur des femmes et des enfants ; ce que l'on nomme bonheur !

(Périmède paraît lentement derrière Ulysse)

Tu es là, à présent... Tu es venue cette fois encore...

Périmède : Oui, Ulysse ; je suis ici, avec toi.

Ulysse ; Quel sortilège m'as-tu préparé ? Quel nouveau puissant philtre ? Quelle blanche motacille t'as prêté ses ailes et son chant amoureux ? Es-tu Circé cette fois ou encore Calypso aux bras blancs ? Viens-tu pour consoler ou répandre le noir chagrin ?

Périmède : Je viens pour que tu me racontes ton ultime voyage, ensuite je m'occuperai de toi.

Ulysse : (souriant) J'oubliais que les femmes-déeses savent plus que tout obtenir la confiance.

Périmède : N'est-ce point ce que les hommes espèrent, l'écoute et le compliment ?

Ulysse : Je n'ai pas besoin de ceci.

Périmède : Tu as bien trop de souvenirs. Il te faut oublier quelque peu ; raconte.



Ulysse : Ce récit est innommé.

Périmède : Je n'en crois rien. Vois : les vents se taisent, la mer demeure étale par mon vouloir et tout se prépare pour l'entendre. L'été puissant a besoin de cette histoire que tu retiens comme otage, il écrase la terre de sa chaleur accablante pour mieux nous rappeler que rien ne doit être ignoré de la volonté des dieux. L'écorce des oliviers s'ouvre de bouches muettes et le ciel d'azur martelé se sertit dans les montagnes du pays, s'enchâsse dans les défis des hommes. Parle, ensuite je t'aiderai. (Un silence)

Ulysse : Ce fut après la mort de mon père, Laërte. Elle le prit un jour tout seul en son gîte lointain et prévenu trop tard, je n'ai pu l'assister. Chaque fois que j'y pense, ma lourde peine renaît.

Périmède : Fut-il bon roi ?

Ulysse : Il fut bon père et généreux pour tous.

Périmède : Pourquoi dis-tu ceci ?

Ulysse : Il a su, à temps, s'écarter du pouvoir, s'affranchir de la colère.

Périmède : Est-ce là l'idéal de tout homme ?

Ulysse : Je le crois. (Il s'agenouille, les mains sur les cuisses, tête baissée) Voici le récit du voyage chez les peuples qui ignorent la mer...

Périmède : Debout, Ulysse.

Ulysse : (redressant la tête) Tu as raison. Une telle aventure se conte debout. (Il se lève).

Il y va du destin qui trace autour de nous ses arcanes puissants, d'injustes sorts comme les plus splendides triomphes mais un temps seulement, car les comptes se font. Il faut au soir de vie payer tout le désordre et parfois même se la voir retirer à peine commencée. Tirésias me l'a prédit, autrefois, quand j'ai voulu connaître le chemin du retour. Le sort n'était pas défini et deux voies possibles s'affrontaient ; ce fut la pire qui s'est faite comme souvent dans les oeuvres humaines. J'ai tout perdu et reconquis. (Un silence) J'ai honoré mon père par des jeux funèbres et lorsque tout fut fini, j'emportai l'urne d'or avec ses cendres en un endroit caché, au bord de la mer. Un endroit connu de moi seul où les vagues n'atteignent point une niche rocheuse ; c'est là que de mes mains j'ai creusé le sable blond pour l'y enfouir...

Périmède : Pourquoi avoir fait ceci, Ulysse ? Ne méritait-il point un grand tombeau cerclé de pierres ou un tertre imposant ?

Ulysse : Il ne le souhaitait pas. Je suis unique à savoir où il repose.

Périmède : Étrange vouloir.

Ulysse : Mon père parlait peu de lui-même. C'est là, sur la grève, que j'ai trouvé le don des dieux.

Périmède : De quoi parles-tu ?

Ulysse : L'aviron de seize coudées que je devais prendre sur mes épaules pour me rendre chez les peuples qui ignorent les flots.

Ainsi pour toi ,Vierge invincible, dis-je, je porterai la rame noire jusqu'aux confins du monde s'il le faut ; j'irai, demandant à tous ceux de passage quelle est donc cette chose sur mon dos.

Périmède : Athéna t'a toujours protégé.

Ulysse : Et elle le fit encore car ce présent était celui du seigneur des océans, Poseidon. Et tu sais pourquoi il me hait.

Périmède : Je connais tes exploits passés.

Ulysse : La rame, grâce à sa subtile entreprise ne pesait presque plus.

Périmède : Savais-tu où te rendre ?

Ulysse : Non, bien sûr.

Périmède : Comment as-tu fait ?

Ulysse : J'étais marqué par un poison violent que l'écume amère avait ourdi ; un sort mauvais de l'ébranleur des terres.

Périmède : Tu étais privé de courage et de raison.

Ulysse : Tu dis vrai. (Un silence) Le sommeil me fuyait ; je buvais tout mon vin sans dire une parole...

Périmède : Un autre y serait encore.

Ulysse : Athéna m'a sauvé, m'a dit d'aller consulter l'Oracle.

Périmède : Elle t'a guéri du mal ?

Ulysse : Oui mais de triste façon : la servante Eurydmé qui parlait par sa bouche a sacrifié sa vie. Elle a pris ce fiel en elle alors que nous nous aimions la nuit avant mon départ. Après cela et lorsque je fus au loin, Pénélope l'a tuée sans pitié.

Périmède : Les dieux sont cruels.

Ulysse : Tout autant que nous-mêmes.

Périmède : Et donc, l'Oracle...

Ulysse : Je fus à Dodone pour consulter Zeus. Là-bas le sort se dévoile en écoutant le vent dans le chêne sacré.

Périmède : Je sais ; j'y prends mes herbes et mes secrets.

Ulysse : Tu me croiras ou non mais aucun souffle n'était présent en ce grand lieu désert. Mon esprit déjà entrevoyait la peine de l'échec quand je priai pour un signe... Je fus exaucé... Le vent se leva, puissant et fort. (Un silence)

Périmède : Tu as entendu la voix ?

Ulysse : Oui, celle qui accable ou enthousiasme, cette respiration des jours entiers. D'où vient-elle ? Je ne sais mais elle résonne dans notre esprit étonné et saisi d'une terreur sacrée.

Périmède : Ainsi, tu as su comment diriger ton pas.

Ulysse : Je devais me rendre au Nord, chez les Nartes qui vivent dans les plaines infinies.

Périmède : Je ne les connais pas.

Ulysse : Ils existent pourtant ces fiers guerriers, éleveurs et pillards, avides d'exploits à conter accomplis.

Périmède : Je sais que vers le Septentrion on trouve aussi les Amazones cruelles.

Ulysse : (souriant) J'ai vécu parmi elles une année.

Périmède : Sans être leur esclave ?

Ulysse : J'avais séduit leur reine, Akallé, non sans un combat où je fus plus rapide. Elle me donna un fils qui à présent doit se tenir debout.

Périmède : Je croyais que les Amazones tuaient les jeunes mâles.

Ulysse : Pas les fils de rois et de reines. Ils deviennent princes errants, se cherchent des royaumes en ces contrées où le froid règne en maître et le jour paraît peu. (Un silence)

Périmède : Tu as dû repartir.

Ulysse : Oui car ces femmes connaissaient la mer. Je les ai donc quittées pour aller mon chemin. Vers, bien plus loin, une immense forêt... Une sylve si dense que l'on pouvait à peine s'y mouvoir.

Périmède : Comment as-tu fait avec ton long fardeau ?

Ulysse : Là encore je fus aidé ; un aigle immense venu des cieux m'a soulagé de cette rame noire. Posé à mes côtés il m'a parlé tout comme je te parle et dit qu'il la transporterait au-delà des arbres, au début de la plaine aux herbes hautes.

Périmède : L'aigle de Zeus t'a secouru !

Ulysse : Parfois il faut s'attendre à de tels gestes et surtout ne pas les contredire... On ne refuse pas les présents des dieux... J'ai traversé les bois ombreux durant une lune entière, en silence, environné de présences mystérieuses que je sentais à l'affut, hostiles. Or je n'ai vu personne, ni rencontré d'ami en ce chaos de racines noueuses et de branches torsos. Il n'y faut point parler... Jamais. J'ai dirigé mes pas au Nord puis retrouvé la rame, un soir au crépuscule ; là-bas la nuit s'en vient vite.

Périmède : Comment as-tu su ensuite ton chemin ?

Ulysse : J'ai rencontré quelqu'un que tu as dû connaître. Une sorcière du Nord.

Périmède : Elles sont nombreuses.

Ulysse : La plus ancienne.

Périmède : Satana.

Ulysse : Elle-même.

Périmède : Et tu as survécu !?

Ulysse : Sa vie parvenait à son terme et avant de partir chez Hadès elle avait pour mission de diriger mes pas.

Périmède : Qu'a-t-elle demandé en échange ?

Ulysse : Une nuit d'amour et pour cela, dans sa maison de cuir au toit tout gazonné, elle a préparé un philtre très puissant puis l'a bu. J'ai de mes yeux vu cette si vieille femme flétrie devenir, alors que je riais de sa requête absurde, une jeune beauté aux yeux et cheveux noirs, au parfum envoûtant.

Périmède : Ce savoir est perdu.

Ulysse : Et c'est bien mieux ainsi. (Un silence) Là, environné par la douce chaleur du feu, couchés sur ses belles fourrures, nous avons partagé un repas délicieux, des vins subtils alors qu'au dehors, non loin, un fleuve tumultueux charriait en grondant des blocs de glace.

Périmède : Quelles furent ses paroles ?

Ulysse : Un pas vous sauve, un pas vous perd en cette immensité où tout se ressemble ; tous y font la guerre pour vivre de rapines et si je ne te dis point où mener ton chemin, tu erreras aussi longtemps que les morts qui n'ont pu payer l'obole au passeur.

Périmède : Tu as eu cette chance !

Ulysse : Si tu le dis.

Périmède : Les exploits de Satana sont nombreux, réputés pour leur noirceur. Elle a vaincu par ses sortilèges de terribles armées venues pour la soumettre ; elle commande aux puissances du vent et des éclairs. Ses élixirs sans prix transforment la pierre en chair ; les démons lui rendent hommage.

Ulysse : Elle n'est plus maintenant.

Périmède : Tu l'as tuée ?

Ulysse : Non, je l'ai aimée. Y a-t-il plus insensé que partager la couche d'une telle femme ?

Périmède : Certainement : partager le lit d'un tyran. (Un silence)

Ulysse : Au matin quand j'ai repris conscience, elle était sans vie nue à mon côté, son corps ruiné tordu tel une feuille morte... J'ai accompli pour elle les rites des défunts, mis le feu à sa demeure comme elle me l'avait demandé avant de reprendre ma route. Mais avant cela elle m'est apparue une dernière fois, vive flamme sonore, criant, chantant tout à la fois, disant : Adieu l'homme grec, Ulysse, héros d'endurance aux ruses sans fin ! N'oublie pas que les entreprises des hommes mortels sont sans retour.

Périmède : Quelle belle fin !

Ulysse : Peut-être.

Périmède : Quelle épreuve as-tu vécu ensuite ?

Ulysse : Celle du crâne du géant.

Périmède : Je crois savoir. Aucun n'est revenu d'une telle aventure si j'en sais le récit qu'en font parfois les aèdes.

Ulysse : J'ai pu triompher des démons ses frères et ses soeurs car elle m'avait donné une très belle pièce tissée de lions et de panthères luttant contre des hippogriffes. Un tissu si serré qu'aucune lame ne le perce. Sous elle j'ai pu passer la nuit venteuse en ce crâne immense qui est aussi leur demeure, sans leur répondre un mot, sans les regarder. Ils ont pris ma monture et l'ont dépecée vive...

Périmède : Ils ont tenté de te séduire ?

Ulysse : Après avoir tout fait pour me déchirer de leurs griffes, leurs voix enjôleuses m'ont promis des plaisirs infinis... En vain. (Un silence) Le jour venu j'ai dirigé mes pas vers le Sud comme la sorcière me l'avait conseillé. Elle m'avait prédit qu'il faudrait combattre au pays des Nartes si fiers un enfant prodigieux aux deux prunelles en l'oeil. Un être né d'une pierre, nourri du lait des louves que Silaem, mère de tous les chiens, avait récolté en les forçant à la course. Elle m'avait parlé de son corps d'acier forgé par divine adresse et qu'il faudrait le soumettre par la ruse seule car par défaut d'orgueil, de la sorte, il pouvait être vaincu.

Périmède : L'orgueil nous perd sans cesse.

Ulysse : L'orgueil m'a perdu autrefois. (La scène s'obscurcit ; un moment doit se passer et Ulysse se disposer face à la mer sur la terrasse, dos tourné au public. Périmède lui tourne le dos, bras en avant, paumes ouvertes et chante une sorte de récitatif inarticulé sur une musique d'accords graves et rythmés. La lumière revient)

Périmède : (se retournant vers Ulysse) Achève ton récit, roi.

Ulysse : Me croiras-tu ?

Périmède : Dis toujours.

Ulysse : La mémoire est une chose étrange qui nous quitte et nous vient.

Périmède : Elle te fait souffrir ?

Ulysse : (se retournant) Plus que tout. Du trop plein de mémoire vient la douleur des jours ; un mot, une image t'imposent tout-à-coup la blessure du passé. Ces actes irréparables, ces paroles cruelles subies, ces vives humiliations qui ont autant de force qu'un tourbillon auquel tu ne peux te soustraire. Voici la mémoire que j'ai avec celle des morts ; dix longues années passées en combats incessants, en attentes très vaines et partout ce sang noir que craignent les jeunes chiens, n'osant lécher la terre où il s'est répandu.

Périmède : Je puis te faire oublier si tu me racontes la fin de ton dernier voyage.

Ulysse : Tu ferais cela, vraiment ?

Périmède : Je sais moi aussi l'art des philtres.

Ulysse : Ce jour sent la cendre tout comme au lendemain de l'incendie de cette ville sainte. (Entre Eumée)

Eumée : (se plaçant entre eux) Laisse Ulysse en paix, sorcière.

Périmède : Je tente de l'aider.

Eumée : Ce n'est pas en ravivant ses souvenirs que tu le sauveras.

Ulysse : Ne plus s'exposer à la trahison ; ne plus trahir soi-même !

Eumée : Méditer sur ton sort ne te mènera à rien qu'au doute si vain. Es-tu encore capable de gouverner ?

Périmède : Je puis t'offrir de vivre éternellement. Ne pas vieillir, ne pas souffrir.

Eumée : Ne la crois pas, Ulysse : elle ment. Personne n'a ce pouvoir. (Un silence)

Ulysse : Si. Les dieux peuvent le faire.

Eumée : Les dieux sont morts depuis longtemps.

Périmède : Que dis-tu !

Eumée : Oui car nous ne croyons plus en eux, en leurs cruels artifices. Tu dois le savoir, toi, la sorcière qui vit de pauvres rituels.

Périmède : Tu es fou, bouvier !

Ulysse : (souriant) Les dieux en effet n'ont plus d'existence lorsque le peuple ne les craint plus.

Eumée : Je viens te prévenir, roi ; un navire a accosté sur notre côte. Un navire empli de jeunes guerriers qui vient de loin, semble-t-il, par sa forme étonnante. Ils ont commencé à piller.

Ulysse : Comme nous le faisons nous-mêmes autrefois.

Eumée : C'est juste. Quel sont tes ordres ?

Ulysse : Va là où ils se tiennent et demande qui ils sont en mon nom.

Eumée : Bien. Et tu viendras s'ils te défient ?

Ulysse : Je suis toujours le fier Ulysse. (Eumée sort) J'ai quelque force encore pour soutenir un dernier combat. (Un silence) Celui que l'on doit perdre...

Périmède : Envoie-leur tes soldats ; n'y vas pas.

Ulysse : J'ai dit ; ne plus trahir, se trahir.

Périmède : Passé ce jour il en viendra un autre, puis un autre. Tous les visages du jour se ressemblent en apparence : c'est cela être immortel.

Ulysse : Ceci ne m'intéresse pas.

Périmède : Tu refuses ?

Ulysse : Oui car si j'acquiesçais, j'y perdrais ce qui fait de la vie le bien précieux, ultime ; ce que les dieux nous envient.

Périmède : Veux-tu me dire ?

Ulysse : Le doute, le questionnement quant à notre vrai destin. Le fait que nous espérons, souffrons, aimons parfois jusqu'à en perdre quelque mesure que ce soit. Rien n'est tracé, tout se compose par nos actes ou notre savoir-faire ; autant faut-il le désirer puisqu' ici je peux m'abîmer dans la contemplation. Ce chemin il me le faut et comme tout chemin doit s'achever par la destination, je veux pleinement en goûter le parcours ; butter contre les pierres, sentir les ronces me griffer, cueillir au passage leurs fruits amers ou doux. Et puis, parvenu au plus haut des sommets, devenir ce regard sur la mer qui est le calme divin ; ainsi m'en repaître.

Périmède : (riant doucement) C'est absurde.

Ulysse : Crois-tu ? Cette vérité m'est apparue voici bien longtemps.

Périmède : (ironique) Devant ton cheval de bois ?

Ulysse : Je l'ai trouvée entre les pattes du Sphinx, là-bas en Egypte. Une toute jeune fille que j'ai prise pour déesse au début.

Périmède : Je sens sur toi le parfum d'autres femmes.

Ulysse : Je m'étais dérouté lors d'une tempête et c'est ainsi que j'ai rencontré celle qui n'a de nom.

Périmède : Tu me dis une fable !

Ulysse : Non ; elle ne savait rien d'elle-même, de sa jeune beauté, d'où elle venait. Je l'ai prise avec moi par pitié et par crainte qu'un tel acte des dieux ne leur soit ignoré.

Périmède : Qu'en as-tu fait ?

Ulysse : Je l'ai menée sur l'île du Soleil, sur cette terre intouchable que mes compagnons ont profané.

Périmède : Tu aurais pu demeurer avec elle pour racheter leur sacrilège.

Ulysse : Je tenais à revoir la terre de ma patrie.

Périmède : Je comprends que les hommes tels que toi se veulent plus forts que le noir destin.

Ulysse : Si tu le dis. (Un silence)

Périmède : Tu n'as pas achevé ton récit, roi Ulysse.

Ulysse : Tout récit ne peut-il être interrompu, oublié ? En cela il trouve force parfois.

Périmède : Je t'ai promis de te guérir de ta mémoire si tu me le donnais entier.

Ulysse : Voici une raison bonne. Reprenons...

Périmède : Tu devais rencontrer un enfant de légende.

Ulysse : Oui ; son nom est Soslan. Il vit dans cette plaine sans bornes, recouverte de longues fines herbes coupantes comme des épées. J'eus faim et de mon arc je pus atteindre un cerf au loin sur une colline. Soslan, de son côté, l'avait aussi criblé d'une flèche assassine ; furieux il vint le disputer.

Périmède : Et vous vous êtes battus ?

Ulysse : Pas comme on pourrait croire car bientôt nous avons partagé cette viande autour d'un feu aux braises rougeoyantes. Il m'a conté ses exploits et je lui ai dit les miens ; c'est ainsi que peu à peu, du respect l'un de l'autre, est née notre amitié.

Périmède : Cela n'empêche en rien la joute pour gagner.

Ulysse : Nous avons fait le pari de tours d'adresse et Soslan m'en imposa trois.

Périmède : Tu les as tous remportés !?

Ulysse : (fièrement) Oui, tous.

Périmède : Dis-moi.

Ulysse : Le premier fut d'une seule flèche tuer dix pièces de gibier.

Périmède : Voilà qui est impossible !

Ulysse : J'ai attiré vers moi une nuée d'étourneaux, serrés comme grains de raisins et tirant au sein du noir nuage j'ai d'un seul trait embroché douze des leurs.

Périmède : Et d'un !

Ulysse : Soslan me demanda alors comment choisir une bonne épouse et je lui répondis de choisir celle qui répondrait à une question parmi les belles qu'il ferait venir de tout le pays.

Périmède : Une seule vraiment ?

Ulysse : Ces gens des steppes sont rudes ; ils veulent tout le temps des certitudes alors que leur vie n'est faite que de hasards. (Un silence) La question était : combien y a-t-il de dents dans la bouche d'un serpent ?

Périmède : Tout dépend si tu parles d'une couleuvre ou d'une vipère.

Ulysse : Tu es savante. D'autres peuvent répondre un chiffre quelconque : elles sont ignorantes et par fierté le cachent. Enfin certaines sont honnêtes disant "je ne sais pas". J'ai donc répondu à Soslan de choisir entre les savantes, les fières et les honnêtes.

Périmède : Etranges moeurs que celles-là !

Ulysse : Ils ont aussi, comme nous, le désir de la Beauté.

Périmède : Leurs hommes seuls choisissent, je suppose !

Ulysse : Pas toujours ; certaines refusent, restent seules et Satana, m'a-t-on dit, vécut avec son parent plus âgé.

Périmède : Il restait une épreuve.

Ulysse : La plus ardue : tromper un sournois. Le fils du démon des eaux : Syrdon, l'homme aux mille tours qui pour se venger de Soslan répara la roue de Balsaeg, celle qui plus tard, lui brisa les deux genoux et lui ôta la vie.

Périmède : Un renard trompant un renard. Comment as-tu fait pour cela ?

Ulysse : Comme jadis j'ai tiré vengeance de Palamède qui m'avait humilié : avec de l'or. Dès qu'il est question de lui les plus sages, les plus roués perdent toute prudence... Sur mon conseil Soslan creusa un puits profond là où nulle eau ne pouvait se trouver ; aux yeux de tous pour abreuver soi-disant sa monture. Au fond, à vingt pieds il mit un lit de cailloux pointus puis y jeta chaque jour cinq pièces d'or en chantant des prières. Syrdon, intrigué par ce manège et attiré par l'or, descendit avec une corde que Soslan vint trancher, le laissant se morfondre toute une nuit entière... Pour le tirer du trou devant les Nartes assemblés, en se moquant de celui qu'il avait abusé.

Périmède : Tu as donc triomphé de toutes les épreuves.

Ulysse : Oui. J'ai alors demandé quel était cet objet, cette chose noire que je portais sur mes épaules, quel était son usage.

Périmède : Ils n'ont pas su te répondre ?

Ulysse : Ainsi s'est réalisée la prophétie ; Soslan et les siens m'ont dit qu'il s'agissait d'une pelle pour le grain car jamais ils n'avaient vu la mer ni ses navires.

Périmède : Que t'avaient-ils promis en cas de succès ?

Ulysse : Leurs troupeaux que je leur ai rendus bien sûr ; sauf de quoi rendre hommage aux dieux sur un autel construit par mes main en y plantant la rame. Ainsi j'ai pu éteindre la vengeance du cruel dieu des mers...

Périmède : Et tu es rentré ici, à Ithaque.

Ulysse : J'ai laissé tous mes nouveaux amis, là-bas dans les plaines herbues où ils chantent et guerroient. J'ai tourné mes pas vers la patrie de Grèce, en passant par Dodone où le chêne sacré me rendit mon présent, une dague ouvragée que l'écorce avait prise. Ce fut un beau retour, le dernier...

Périmède : Et maintenant ?

Ulysse : J'attends...

Périmède : (lui passant les pouces sur les paupières) Maintenant, oublie, Ulysse.

(la nuit tombe lentement et le ciel s'emplit d'étoiles ; Périmède se retire. Ulysse récite)

NUIT D'ANTAN

Me voici à nouveau entre tes bras, nuit rêveuse
toi qui consolait du jour l'ensemble de mes peines
tu écoutais quand je n'avais que des reproches

et tu penchais sur ma maigre figure ta face étoilée.
Dans tes chemins sombres je revivais enfin libre
j'allumais la lueur qui permettait de lire
imaginant les sommets à conquérir pour celle
qui viendrait, douceur même, ouvrir l'azur.
Ainsi une à une je cueillais les étoiles vives
autant de nostalgies qui me faisaient languir
car il faut abandonner tout ce qui est entrepris
au matin lorsque le jour reprend la moindre chose.
De ce temps je me souviens avec ferveur
parce qu'après tout j'étais en devenir
le ciel s'ornait pour moi de tes oracles
autant que ces fastes inutiles peuvent durer.
En ce jardin d'Eden qui s'ouvrait tel un livre
tu posais la question sur quoi laisser mon nom
puis sans attendre la réponse tu me chassais
comme on le fait avec un mendiant endeuillé.
J'ai alors de mes mains construit la nef hardie
celle qui toujours me porte en ta parole torse
reposant sur ton dos et tes larges épaules
fait de la glaise informe mes fidèles rameurs.
Ceux qui dorment à présent possédés par ton songe
comme autant de ces cris, de ces misères étranges
que tu couds sur le coeur, insatiable et possessive mère
en nous privant du noir pays où le repos s'ajuste.

(Il baisse la tête puis se met à marcher lentement sur la terrasse en
agitant ses mains)

Ce monde se défait ; je n'en fais plus partie déjà. Toute chose
s'anéantit par celle qui lui succède et s'il subsiste quelque chose
de moi on dira que là-bas j'ai vécu sans le savoir vraiment.

(La lune se lève et éclaire la scène d'une lumière crue ; entre Eumée.)

Eumée : Tu es encore ici au milieu de cette nuit torride, Ulysse ?

Ulysse : Comme tu le vois.

Eumée : As-tu décidé d'agir ?

Ulysse : Tu peux préparer les armes.

Eumée : Il faudra combattre encore ?

Ulysse : En doutais-tu ?

Eumée : J'avais quelque espoir en la paix des dieux.

Ulysse : L'espoir déçoit toujours.

Eumée : Que dis-tu !

Ulysse : Cela je l'ai compris quand je fus dans ces plaines sans limite. Un jour Soslan m'a mené vers un cercle de pierres ; là il m'a dit "voici le lieu où sont tous mes ancêtres, c'est ici que je serai pour le repos dernier". Sur la terre je n'ai jamais ressenti autant le sentiment du sacré sauf devant Troie que nous avons détruite par ma ruse... Et ce cercle je le vois toujours devant mes yeux.

Eumée : Tu regrettes tes exploits qui font ta gloire !?

Ulysse : La gloire est vaine, Eumée.

Eumée : Tu ne penses pas ce que tu dis, roi !

Ulysse : Je te le dis encore : il n'y a que misère ici pour nos pauvres entreprises. Nous luttons les uns contre les autres, l'esprit enfiévré par de sottes idées, des nuées d'illusion, portant des masques abjects. Ailleurs se nouent des alliances, des situations qui nous sont étrangères et qui pourtant vont mouvoir nos existences car elles provoquent le changement, le danger, l'obligation de faire. Nous nommons cela le destin, volonté des dieux ou encore le sort mais ce n'est rien que ces mots vides. Nous en sortons broyés, ployant sous la contrainte, usés par des fatigues immenses. Comment en est-on arrivé à tant de vaste haine où tout discours justifie la mort de l'autre ? Quand rien ne peut se dire sans autre choix que condamner. Alors nous en sommes rendus à ces choses vivantes...

Alors la mort frappe tout autour de toi toujours plus proche et plus lointaine.

Eumée : Nous sommes perdus. Ulysse n'est plus Ulysse.

Ulysse : (le prenant par l'épaule) Ulysse est toujours là, fidèle ami et il te dit courage car demain sera un beau jour pour finir.
(Ulysse se retire)

Eumée : Puisse le temps ne rien retenir de ces paroles... Mon coeur anxieux pressent l'issue fatale. Je sais sentir la présence de la mort. Elle est là, elle rode comme une louve affamée cherchant la faille dans l'enclos où le bétail sommeille. Elle trouvera de quoi s'insinuer, agrandir en son patient effort ce que par négligence on a remis au lendemain... (un silence) Il nous est revenu changé de son dernier voyage, apaisé en apparence seulement. Qu'a-t-il vu

de terrible qu'il garde de ses lèvres closes ? Est-il toujours le héros d'endurance ? (entre Périclès)

Périclès : Ne doute pas de lui, Eumée. Ulysse sait ce qui lui reste à faire.

Eumée : (vivement) Encore toi, sorcière ! Que lui as-tu fait pour qu'il n'ait plus sa force ?

Périclès : J'ai seulement écouté son récit.

Eumée : Il t'a conté son aventure ?!

Périclès : Du début jusqu'à la fin.

Eumée : Que lui avais-tu promis en échange ?

Périclès : L'oubli de sa mémoire.

Eumée : Malheur ! Il est perdu.

Périclès : Non, il va vivre.

Eumée : Et tu n'as pas compris qu'ainsi tu lui donnais la mort ?

Périclès : Tu n'es qu'un ignorant.

Eumée : Peut-être suis-je ignorant mais je sais au moins une chose : notre mémoire nous tient en vie. Malgré tout le chagrin, la perte des êtres chers, les blessures mal refermées, elle fait que nous avons encore la force de résister au cruel destin, à sa morsure.

Périmède : (moqueuse) Pauvre défense, en vérité.

Eumée : Parce que tu crois que tes philtres valent mieux ? Tes drogues que tu insinues dans nos corps languides valent-elles quelque chose au regard du courage d'affronter ?

Périmède : Mes remèdes soignent ceux qui souffrent.

Eumée : Et les tuent tout autant.

Périmède : Je ne sais pourquoi je t'écoute. Moi, je peux.

Eumée : De toute manière, le mal est fait. Ulysse va mourir.

Périmède : Non, il va vivre éternellement.

Eumée : Les étrangers sont là, sur le rivage, leur bateau tiré sur le sable. Ils pillent et volent tout ce qui leur tombe sous la main. Ulysse demain va les combattre car il doit protéger son bien comme de juste.

Périmède : Il leur parlera, les convaincra par la parole comme il a toujours su le faire.

Eumée : Pas cette fois-ci.

Périmède : Pourquoi ?

Eumée : Par ton oeuvre folle ; sans mémoire il va courir droit sur leur chef et le provoquer en duel.

Périmède : Tu es devin maintenant ?!

Eumée : Non, je connais les règles du combat.

Périmède : Ulysse vaincra.

Eumée : Pas cette fois.

Périmède : (troublée) Veux-tu me dire ce qui va terrasser un héros pareil ?

Eumée : Son passé ; cette chose que tu lui as ôtée et qui le laisse démuni, perdu comme un enfant.

Périmède : Je ne te crois point.

Eumée : Peu importe si tu me crois. Peux-tu refaire ce que tu as défait ?

Périmède : Je suis puissante en mes sortilèges.

Eumée : Alors fais-le, ne serais-ce que pour ce jour de demain.

Périmède : À supposer que je le fasse, il faut payer le prix pour ceci.

Eumée : Quel est-il ?

Périmède : Ta vie.

Eumée : C'est cher payer pour un seul jour.

Périmède : C'est tout ce qu'elle vaut.

Eumée : Soit, je te la donne.

Périmède : Tu ferais cela pour lui ?

Eumée : J'ai fait pire. J'ai tué de ma main bon nombre de ces jeunes gens qui ne demandaient qu'à vivre.

Périmède : Les prétendants...

Eumée : Mon nom sera toujours associé à ce crime terrible, impardonnable.

Périmède : Qu'aurais-tu désiré, serviteur que tu es ?

Eumée : La paix, cette chose absolue qu'il faut sans cesse conquérir.

Périmède : Etrange mot dans la bouche d'un esclave !

Eumée : Tu ne sais ce qu'elle représente puisque ton coeur, sans cesse, se trouve en guerre.

Périmède : Je suis ce que je suis. (Un silence)

Eumée : Que décides-tu ?

Périmède : Tu es sûr de vouloir te sacrifier ?

Eumée : Fais vite.

Périmède : Fort bien, viens ici.

(Eumée s'approche à la toucher et elle pose les mains sur sa poitrine, puis se recule et saisit dans une petite sacoche à sa taille un rhombe double. Elle se place en centre de scène et commence à le manier en variant le rythme. Le son produit doit être très grave. D'abord elle émet une sorte de mélodie modulée puis elle crie)

Ecoutez ceux qui n'obéissent qu'au sang ! Venez vous que le parfum de mort attire ! Venez ! Venez ! Venez ! Il faut redonner mémoire au héros, à Ulysse le roi d'Ithaque. Qu'il ait à nouveau souvenirs de ses actes, tous sans en omettre aucun ; qu'il les tienne serrés pour le jour de demain quand au combat il sera magnifique. Ainsi qu'il triomphe puissant de l'ennemi venu de loin, des étrangers rebelles. Vous qui jugez les morts, éteignant leur conscience, relâchez un moment votre étreinte sur lui ! (Elle fait vrombir l'instrument encore un moment puis lentement s'arrête. Elle reprend faiblement puis cesse.)

Eumée : (faiblement) Qu'en est-il, sorcière ?

Périmède : Je n'ai pas réussi. Ta vie a trop peu de valeur.

Eumée : (riant doucement) Alors je meurs pour rien.

Périmède : Oui, le prix on le paye quand même.

Eumée : (tombant lentement à genoux) Tu le paieras toi aussi. Les comptes se font, ce n'est qu'une question de temps.

Périmède : (s'approchant de lui) Que veux-tu dire ?

Eumée : Je vois ta fin au moment de la mienne.

Périmède : Dis. Je ne crains rien.

Eumée : Le nouveau roi, le jeune roi te fera mettre à mort.

Périmède : Comment ?!

Eumée : (se trainant sur le bord de la terrasse et en mourant)
Devine... (Périmède, accablée, s'assied à terre. Peu à peu le jour se lève et Ulysse pénètre lentement sur la terrasse, la tête levée, les yeux au ciel)

Ulysse : Voici l'aurore, celle qui enchante les fous et les poètes...
(riant) Et ils iront ailleurs prétexter leurs mensonges !
Que dois-je accomplir ce jour nouveau ? Un jour comme un autre sans doute ... (découvrant Périmède) Ah, qui es-tu ? Athéna ?
Circé ?

Périmède : Je suis celle qui t'a guéri de ta mémoire.

Ulysse : Dois-je te remercier ?

Périmède : Je ne sais pas encore.

Ulysse : Voudrais-tu m'expliquer ? (Il découvre Eumée allongé sur le sol) Qui est cet homme endormi ?

Périmède : Il est mort.

Ulysse : Je ne le reconnais point.

Périmède : Tu l'as bien connu pourtant.

Ulysse : Vraiment ?

Périmède : Il s'agit d'Eumée, ton fidèle bouvier celui qui le premier t'a nommé lorsque tu es revenu d'exil. Celui qui t'a aidé à tuer tous les prétendants.

Ulysse : Je ne m'en souviens pas... Il n'était point tout jeune.

Périmède : Comme toi, roi Ulysse.

Ulysse : Que fait-il ici, privé de vie ?

Périmède : Il l'a donnée pour que tu retrouves ta mémoire.

Ulysse : (riant) Tu te moques de moi !

Périmède : Non. C'est toi qui m'as demandé de te l'ôter car tu ne pouvais plus supporter le fardeau de tes souvenirs.

Ulysse : Tu as donc ce pouvoir ?

Périmède : Et bien d'autres.

Ulysse : Tu saurais le ramener à la vie ?

Périmède : Je n'ai tous les pouvoirs.

Ulysse : Dommage... Tant pis... Tu disais ?

Périmède : Qu'il ne faudrait pas vieillir.

Ulysse : Je te l'accorde mais on peut aussi choisir sa fin.

Périmède : Au combat, peut-être ?

Ulysse : C'est juste.

Périmède : Absurde et stupide.

Ulysse : As-tu une autre solution ?

Périmède : Je suis une femme et les femmes n'ont jamais le choix.

Ulysse : Tu dis vrai. Cependant elles savent les secrets de la nature, des plantes.

Périmède : Notre manière de nous défendre.

Ulysse : Dangereuse manière. (Un silence) Je dois lutter aujourd'hui, c'est cela ?

Périmède : Oui. On a annoncé la venue d'intrus, d'étrangers qui ont accosté sur notre rivage. Ils pillent ton bien, roi Ulysse.

Ulysse : Soit. Combien sont-ils ?

Périmède : Quelques dizaines, tout au plus avec à leur tête un jeune chef beau comme un dieu.

Ulysse : Je le défierai en combat singulier.

Périmède : Tu devrais plutôt l'inviter à ta table.

Ulysse : (vivement) Non ! Je dois laver l'affront d'abord. À ce compte, si je t'écoute, tous les pirates viendront tâter de mon hospitalité !

Périmède : Leur bateau a une voile pourpre.

Ulysse : (interdit) Rouge, dis-tu ?

Périmède : Oui, couleur du sang.

Ulysse : Alors c'est un beau jour pour mourir... Les signes sont là : une voile rouge et ce matin j'ai vu le loriot... Cet oiseau jaune et noir je l'ai vu avant la mort de mon grand-père, puis de mon père et le voici de nouveau... Je vais revêtir mes armes.

Périmède : (avec un sanglot) Tout ce que tu auras voulu sauver tu le perdras jusqu'à temps que ce soit ta propre vie.

Ulysse : (s'approchant et lui caressant la chevelure tendrement) Cela je m'en souviens, enchanteresse ; or, seule, la beauté du récit compte.

NOIR ET FIN.

Cette pièce de théâtre a été achevée à Castres le 21 août 2024 par Jean-Louis Augé. Elle fait partie du cycle grec.

S.I.C.
Conclusus est.

Aetas LXX.



